

LA BRETAGNE LINGUISTIQUE

**CAHIERS DU GROUPE DE RECHERCHE SUR
L'ECONOMIE LINGUISTIQUE DE LA BRETAGNE**

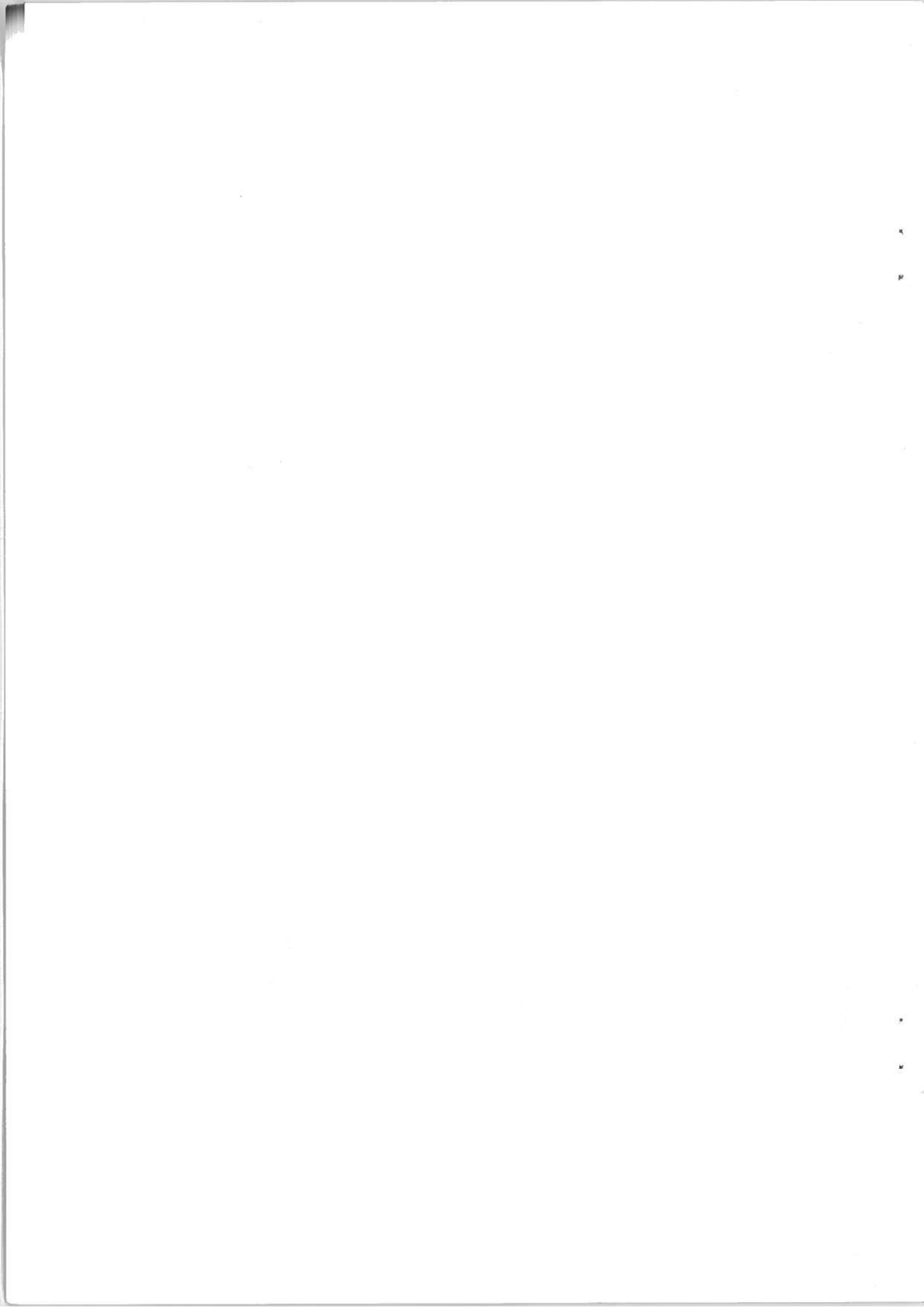
Volume 5

Année 1988-1989

CENTRE DE RECHERCHE BRETONNE ET CELTIQUE

Unité Associée n° 374 du Centre National de la Recherche Scientifique

Université de Bretagne Occidentale - BREST 1989



DES CHOSES AUX MOTS, DES MOTS AU DISCOURS :
POUR UNE UTILISATION MAXIMALE
DES DONNEES DES ATLAS LINGUISTIQUES ET ETHNOGRAPHIQUES

Quelques mois à peine avant sa mort, le regretté Jean Séguy demandait une dernière fois : 'Des atlas linguistiques, pour quoi faire ?' Le lieu de cette angoissée et angoissante interrogation, qui n'avait cessé de le poursuivre tout au long de sa vie, était le n° 18 de *Langue française*, intitulé "Les parlars régionaux", dirigé par Alain Lerond. La première réponse que faisait Séguy relevait de l'ordre "éthique", le Maître la formulant avec la causticité qui lui était habituelle, forme d'esprit n'excluant en rien la force de l'engagement scientifique (2) : 'Question horripilante, immédiatement suivie de la glose : "Au fond, ce n'est que pure curiosité" (in petto, "vaine curiosité"). Faut-il, une fois de plus, reprendre l'antienne ? La curiosité désintéressée est toujours à l'origine des découvertes applicables ; faute de cette curiosité, le progrès général de l'humanité a cheminé, durant des millénaires, à train d'escargot ; la prodigieuse expansion de la connaissance, dans les trois derniers siècles, est due au libre exercice de la recherche fondamentale, etc.' Il poursuivait dans le même genre de discours, en appelant à l'hominisation, aux travaux de K. Lorenz, pour, au bout du compte, concéder que les instruments élaborés dans le cadre de la discipline dialectologique, c'est-à-dire les atlas linguistiques, 'ont aussi d'autres raisons d'être que la curiosité pure.' Parmi ces raisons, il y a, bien évidemment, celles qui ont trait au besoin qu'a notre espèce de garder la mémoire de ses patrimoines successifs, langagiers et autres : '... les atlas linguistiques, écrivait Séguy à ce propos, constituent un département de l'histoire, limitrophe de l'archivistique et de la muséographie ; une autre version du musée ethnographique et surtout du musée de la parole, mais conçue sur un plan tout autre, collectionnant des faits bien plus nombreux et reflétant une prospection géographique plus serrée.'

La réflexion du Maître, cependant, se portait plus loin : 'Mais c'est évidemment la linguistique qui a le droit de demander aux atlas leur justification. Il y a d'abord le fait dialectal, massif, gigantesque, à l'échelle du globe, encore énigmatique en son étiologie et son fonctionnement. On ne voit absolument pas pourquoi, du moins dans l'ordre de l'épistémologie, le fait dialectal serait de moindre intérêt que d'autres aspects du langage, par ex. l'analyse approfondie des langues standard.' Il en appelait alors à l'avènement

1. RAVIER (X.), 1989. - Des choses aux mots, des mots au discours : pour une utilisation maximale des données des atlas linguistiques et ethnographiques. In : *La Bretagne Linguistique* n° 5, p. 79-97.
2. La contribution de Séguy à ce numéro de *Langue française* (p. 65-90) porte comme titre : Les atlas linguistiques de la France par régions.

d'une dialectologie capable de "prendre en compte la totalité des faits de tout ordre", l'opposant à la forme traditionnelle de cette discipline consistant à "se fonder sur quelques traits arbitrairement retenus comme typiques". Il montrait aussi les progrès énormes que les atlas linguistiques ont fait accomplir à l'étymologie : "... tel mot, considéré isolément, constitue une énigme étymologique, qui se résout toute seule à la vue de ses avatars voisins." Et il parvenait à la conclusion que voici : "Submergés par la description, aussi nécessaire qu'intarissable, les dialectologues font figure de chercheurs parcellaires. Les premières générations sont toutes récentes, et ne sortent pas du domaine de la dialectologie. Désormais, les dialectologues doivent s'efforcer de s'intégrer à la linguistique générale, tandis que les généralistes se feront un devoir d'enrichir et de consolider leurs spéculations en puisant dans le trésor de faits concrets que les chercheurs de terrain mettent à leur disposition."

On est frappé par le fait que, dans ses propositions d'élargissement méthodologique et épistémologique, Séguy ne cite pas le nom d'une discipline avec laquelle les dialectologues ont peu ou prou partie liée : l'ethnolinguistique. La chose est d'autant plus piquante qu'il a été l'un des premiers à se servir de ce vocable en France, dès 1956, et qu'il l'a fait d'une manière indépendante des Américains et de leur *ethnolinguistics*, la lecture d'une publication francophone du Canada lui ayant peut-être servi de référence (3). De plus, dans son article précité de *Langue française*, il consacre un développement occupant deux paragraphes bien fournis à "la relation entre linguistique et ethnographie", situant sa réflexion sur le sujet par rapport à la fameuse tradition *Wörter und Sachen*, sur laquelle nous allons revenir dans quelques instants. L'idée qu'il se faisait de cette relation était assez ambiguë, trahissant une certaine insatisfaction : "Il serait souhaitable que l'investigation ethnographique fût confiée à des spécialistes et non à des dialectologues, dont le savoir et le savoir-faire, en la matière, ne sont qu'empiriques et autodidactiques." Mais, après avoir exposé comment cette idée pourrait être mise en oeuvre, il tempérait son propos de la manière que voici : "A l'expérience, il apparaît que le défaut de formation spécialisée ne produit pas des résultats tellement désastreux : les enquêteurs dialectologues compensent cette tare en se tenant à la règle "noter, dessiner, photographier tout ce qui se présente, et faire sortir de l'ombre tout ce qui ne se manifeste pas spontanément". On enregistre au magnétophone les récits de travaux tombés en désuétude, par ex. la sériculture, la confection du toit de chaume ou celle du fromage, la culture et le traitement du chanvre ; on dessine les charpentes, même si on n'en saisit pas très bien la structure ; le char à quatre roues dans tous ses détails, même si on n'en comprend pas nettement la mécanique ; les ruches, même si on a peur des abeilles ; on note proverbes et recettes, et on les sollicite. Il ne reste plus au rédacteur et au dessinateur qu'à insérer ces données dans

3. V. à ce propos la très belle thèse du regretté Jean-Claude Dinguirard, *Ethnolinguistique de la Haute Vallée du Ger*, Service de reproduction des thèses de l'Université de Lille III, 1976.

l'atlas sans que la dominante linguistique s'en trouve affectée.'

Ces citations, peut-être trop nombreuses, donnent lieu à pas mal de réflexions, des réflexions qui ont un rapport direct avec le thème de notre rencontre de ce jour.

Quoi qu'il en soit des compétences que Séguy reconnaît aux uns et aux autres, on s'accordera à dire que l'idée qu'il se fait de la démarche ethnographique porte la marque d'une forte pulsion positiviste, sinon hyper-positiviste, et de deux façons : d'abord par la priorité donnée aux matériaux comme tels, ensuite par le rôle de simple "enregistreur" de données dévolu au dialectologue-enquêteur-atlantographe. Cette ethnographie, au bout du compte, est conforme à l'image qu'en a bâti notre tradition académique, souvent très attachée au principe de la division du travail et pouvant, de ce fait, établir des distinctions plus ou moins subtiles entre les activités "pratiques" et "théoriques" que comporte la démarche scientifique : 'Restent à définir l'ethnographie elle-même, et l'ethnologie, écrivait en 1958 Lévi-Strauss dans un texte de multiples fois cité (4). Nous les distinguerons, de façon très sommaire et provisoire, mais suffisante au début de l'enquête, en disant que l'ethnographie consiste dans l'observation et l'analyse de groupes humains considérés dans leur particularité... et visant à la restitution, aussi fidèle que possible, de la vie de chacun d'eux ; tandis que l'ethnologie utilise de façon comparative (et à des fins qu'il faudra déterminer par la suite) les documents présentés par l'ethnographe.'

Mais comme vous le savez tous, les positions et les points de vue ont évolué ces dernières années : il est même devenu d'une affligeante banalité de le rappeler. En ce qui concerne les gens de notre confrérie dialectologique et atlantographique, l'exigence de professionnalisme ou de spécialisation prônée par Séguy, au moins en ce qui concerne l'ethnographie, a changé dans son application sinon dans sa nature : l'intérêt porté par le dialectologue à l'environnement culturel du langage, qui, en fait, existait depuis les débuts de notre discipline, a pris de l'ampleur, n'est plus considéré comme une sorte de luxe que l'homme de terrain s'offrirait en guise de compensation à l'aride recherche des faits proprement linguistiques ou comme une simple "illustration" des données langagières. De plus en plus, en effet, les dialectologues, dans leur grande majorité, ont ressenti le besoin d'une ouverture que nous qualifierons, en reprenant un terme à la mode, de "pluridisciplinaire", non pas pour se mettre au goût du jour, mais parce que, en profondeur, ils ont éprouvé que la parole humaine participe d'une totalité socio-historico-anthropologique - si bien qu'ils pourraient faire leur, sans la moindre réticence, le propos de Leroi-Gourhan : 'Un des résultats de l'étude simultanée de l'homme sous les angles de la biologie et de l'ethnologie est de montrer le caractère inséparable de l'activité motrice (dont la main est l'agent le plus parfait) et de l'activité verbale. Il n'existe pas deux faits typiquement humains dont l'un serait la technique et l'autre le langage, mais un seul phénomène mental, fondé neurologiquement sur des territoires connexes et exprimé conjointement par le

4. Texte qui appartient à *Anthropologie structurale 1*, et plus précisément à la partie introductive de l'ouvrage : *Histoire et ethnologie*, p. 4.

corps et les sons.' (5) Il s'ensuit que parler à autrui, composer un poème, fabriquer un vase ou un outil, faire l'amour traduisent chaque fois, et pleinement, l'unicité humaine, ce continuum de tous nos gestes, comportements, expressions, association incessante du verbal et du manuel, du corporel et du mental, du technique et du spéculatif. S'agissant plus précisément de l'identité primordiale entre produits de la parole et produits de la main, quelles que soient les formes singulières prises par les uns et par les autres, on ne saurait nier qu'elle doit donner à penser au linguiste, et plus particulièrement au linguiste aux prises avec les réalités de son terrain, face à des hommes qui ont à nommer leurs outils, à décrire leurs pratiques, confronter leurs expériences, nécessités qui font venir le langage sur le devant de la scène. Bref, ce qui est ici en question c'est ce qu'avec Maurice Houis nous appellerons une "anthropologie linguistique" (6), autre manière de nommer l'ethnolinguistique, orientation en tout état de cause que ne saurait éluder le spécialiste du langage, hors de toutes les étroitesse disciplinaires, loin des corrosives conséquences d'une spécialisation pour la spécialisation. Dans tous les cas, nous voyons, et c'est chose fort heureuse, de plus en plus de dialectologues faire leur cette préoccupation : notre intervention de ce jour voudrait être une réflexion, au demeurant dénuée de la moindre prétention, sur cet aspect de notre discipline.

Nous avons, voici quelques instants, dit qu'à la vérité une démarche de type ethnographique fait depuis longtemps partie du programme dialectologique. Il importe à ce propos d'indiquer un certain nombre de choses, familières aux hommes de l'art, mais dont le rappel sera utile à ceux qui ne connaissent pas dans le détail les tenants et aboutissants de notre activité.

Nos atlas linguistiques, comme cela est signifié par leurs titres, sont donc et aussi des atlas ethnographiques, le mot de liaison "et" ayant ici toute sa valeur. Quelle est donc l'origine réelle de l'association de ces deux vocables ?

Il faut se souvenir à cet égard de ce que toutes les parties du système linguistique sont en principe justiciables du traitement cartographique qui est précisément celui de nos atlas des parlers, qu'il s'agisse de phonétique et de phonologie, de lexique, de morphologie ou de syntaxe. Mais dans les faits, on constate que dès les débuts de la géographie linguistique, et plus précisément dès l'ouvrage fondateur d'Edmont et Gilliéron, l'*Atlas linguistique de la France*, se manifeste une préférence nettement marquée pour l'un des aspects de l'activité langagière, ce que nous appelons le lexique ou le vocabulaire. Laissons encore parler Séguy : 'Gilliéron s'était donné pour mission de recueillir des mots et uniquement des mots (nous dirions des lexèmes) : savoir, par ex., comment on nommait l'abeille dans le domaine gallo-roman ; et puis comment on appelait le maïs et comment se disait AIGUISER, etc. Très rarement, il faisait rechercher quelques tiroirs de verbes, les plus usuels et les plus lexi-

5. André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole. La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin-Michel, 1974, p. 259-260.

6. Maurice Houis, *Anthropologie linguistique de l'Afrique Noire*, Paris, P.U.F., coll. "Sup", 1971.

calisés (AVOIR, ETRE), toujours d'un point de vue parcellaire, sans se préoccuper des systèmes ni des paradigmes. De sorte que l'A.L.F. apparaît comme un dictionnaire français-dialectes où chaque article, au lieu de donner les traductions en composition typographique compacte, les présente sous formes de cartes géographiques, le titre français de la carte jouant le rôle de la vedette dans le dictionnaire.' (7)

Par conséquent, et d'entrée de jeu, Edmont et Gilliéron choisissent de vouer à l'études des mots - ou plus exactement des désignatifs - le plus gros de leurs efforts. Cette option allait être d'un poids considérable quant aux prolongements que notre discipline a donnés à l'entreprise de nos grands prédécesseurs. En effet, en faisant de la composante lexicale du langage un centre d'intérêt privilégié sinon quasi exclusif, on est inmanquablement entraîné dans la voie d'une recherche sur les rapports du nommant et du nommé - nous nous expliquerons dans un instant sur ces deux vocables -, sur les rapports du mot et de l'objet : et c'est bien ainsi, nous allons le voir, que les choses se sont passées.

Mais à quoi renvoient les mots ou plutôt les désignatifs que nous mettons en oeuvre dans nos actes langagiers ? La réponse, au premier abord, est aussi immédiate qu'évidente (et banale) : dans notre conscience de sujets parlants, et du point de vue d'une phénoménologie au premier degré des processus du langage, les mots, en tant qu'ils désignent, sont les accompagnants naturels, nécessaires, obligés de nos impressions, de nos affects, de nos sentiments, de nos concepts, mais aussi de la multitude d'objets que nous utilisons dans le cours de notre existence - et parmi ces objets ceux qui composent l'immense secteur de la culture matérielle comme lieu et réalisation de notre vie quotidienne. Et c'est essentiellement par la prise en considération de ces objets et des pratiques qui leur sont liées que le descripteur des formes langagières, appréhendées dans leur diversité, a, dès les premiers temps de l'atlantographie linguistique, pris pied sur le terrain ethnographique et ethnologique.

Historiquement parlant, cela allait se traduire de diverses façons, avec des choix méthodologiques et épistémologiques variés, opérés par des individus aussi bien que par des écoles ou des courants scientifiques.

Parmi ces écoles et ces courants, il en est un dont nous devons parler ici, non seulement pour des raisons qui tiennent à l'histoire, mais surtout à cause des problèmes de fond qu'il nous oblige à nous poser : il s'agit de la tradition scientifique, apparue en milieu germanique, à laquelle on a donné le nom de *Wörter und Sachen*, "les mots et les choses". Cette expression, comme on sait, a dès le début traduit la préoccupation de savants comme R. Meringer et H. Schuchardt, ces savants qui - du vivant même de Gilliéron... insistèrent sur la nécessité de ne pas séparer l'étude des mots de celle des choses et de tenir le plus grand compte des conditions locales en matière de techniques, de modes de vie, de géographie et de folklore.' (8) Permettez-moi de citer les réflexions que je faisais naguère sur ce slogan *Wörter und Sachen* : 'Quant à

7. Jean Séguy, op. laud.

8. Jacqueline Picoche, Les monographies dialectales (Domaine gallo-roman), *Langue française* 18, mai 1973, p. 12-13.

savoir s'il eût mieux valu, comme le voulait Schuchardt, mettre *Sachen* avant *Wörter*, en d'autres termes marquer que le vocable n'est rien sans une réalité antécédente ou concomitante, la question reste ouverte. Souvenons-nous, dans tous les cas, que cette conception "hiérarchique" de Schuchardt allait de pair pour lui avec l'idée que choses et mots, au lieu de se trouver dans des univers parallèles, sont en étroite et perpétuelle corrélation, si bien que, du point de vue de la connaissance, la *Sachforschung* ne pourra être séparée de la *Wortforschung*, leur solidarité se traduisant par l'émergence d'une *Sachwortgeschichte* (une "histoire de la chose-mot") selon l'expression du grand linguiste de Graz.' (9)

Il est donc très clair que le courant *Wörter und Sachen* a puissamment renforcé la direction ethnographique et ethnologique que la géographie linguistique, dans les instruments de référence (atlas) qu'elle avait entrepris d'élaborer et dans d'autres types de travaux, était amenée à prendre dès ses débuts. Et c'est bien dans cette même optique qu'Albert Dauzat, quand il lance en 1939 le *Nouvel atlas linguistique de la France*, décide que ce nouvel instrument de travail sera aussi un atlas ethnographique.

Ici se pose un problème important : du point de vue de la théorie linguistique, quelle signification doit-on accorder à cet essai de saisie de la réalité, en tant que celle-ci est traduite par du verbal, singulièrement par des vocables, des lexèmes ? Ce qui fait ici question c'est évidemment la fonction référentielle du langage.

En d'autres occasions ou dans d'autres travaux (10), nous avons essayé de montrer que pour le géolinguiste aux prises avec la double réalité des objets et du langage, il était peut-être devenu nécessaire de s'interroger sur la validité de la fameuse dichotomie saussurienne du *signifié* et du *signifiant*, laquelle, comme chacun sait, est à l'origine de quelques unes des orientations majeures de la linguistique moderne. Nous ne reprendrons pas ici notre argumentation : qu'il suffise de dire qu'à la dichotomie *signifié/signifiant*, nous avons proposé d'en superposer une autre, celle du *nommé* et du *nommant*. Alors que *signifié* et *signifiant* évoqueraient les fonctions du langage comme principes premiers, les fonctions du langage dans leur plus grande généralité ou leur plus grande extension, soit par ex. "se représenter quelque chose, conceptualiser" (*signifié*) et "exprimer cette représentation, ce concept" (*signifiant*), *nommé* et *nommant* renverraient, le premier à la réalité telle qu'elle se donne à nous de manière concrète, dans les contextes ou les occasions les plus divers, le second aux désignations attachées en propre, hic et nunc, à des éléments de la réalité, par ex. un objet, un outil, un acte, un lieu, un rite, etc. Pour dire les choses différem-

-
9. Xavier Ravier, *Atlas linguistiques, ethnographie et ethnolinguistique*. Article écrit depuis un certain temps, destiné à un volume d'hommage posthume à Carlo Battisti, volume que doit publier l'Université de Padoue.
 10. Xavier Ravier, Sur le traitement par la cartographie de certains matériaux ethnographiques dans les atlas linguistiques et ethnographiques du domaine occitan, Table ronde internationale "L'ethnocartographie en Europe" (Aix-en-Provence, 1982), in *Technologies, idéologies, pratiques*, vol. 4, 1982-83, p. 243-257.

ment, *signifié* et *signifiant* seraient de l'ordre de ce que les philosophes appellent des "idéautés", tandis que *nommé* et *nommant* appartiendraient à l'ordre pratique - étant restitué à ce terme de *pratique*, d'origine gréco-latine, sa valeur hellénique première : le *praktikos* c'est ce qui concerne la sphère de l'agir, du faire, par ex. le maniement d'un outil, lequel peut tenir son nom de sa forme ou de sa destination, le repérage dans l'espace par le moyen des toponymes, ou encore l'élaboration d'une oeuvre d'art même purement verbale (poème, chanson).

Bien évidemment, il y a intercommunication entre les deux plans, celui du *signifié/signifiant* d'une part, celui du *nommé/nommant* d'autre part. Ce qui le montre à l'évidence, c'est qu'un même *signifié* est susceptible de recouvrir plusieurs *nommés*, chacun de ces derniers pouvant être affecté d'un *nommant* spécifique. Une telle situation, le descripteur des formes linguistiques locales la rencontre assez souvent sur son terrain, et en l'évoquant par un exemple nous allons justement retrouver le domaine de l'ethnographie et de l'ethnologie.

Prenons la carte n° 508 de notre *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental* (11), consacrée aux dénominations de la ruche. Outre les données intrinsèquement linguistiques, l'enquête de terrain avait permis de recueillir un certain nombre de renseignements sur la typologie des ruches. Prenons ces aspects l'un après l'autre.

Quatre types lexicaux principaux se partagent le domaine : le premier, par-delà les différences de suffixation, regroupe [burna], [burnat], [burnak], [burnu] et il est établi dans les deux tiers septentrionaux de la zone étudiée ; le second est représenté par le [buk] méridional, et, se glissant entre les deux, mais formant la moitié d'une aire qui se prolonge en Languedoc oriental (12), nous avons le troisième de nos types, [butu] ; de plus, à l'état sporadique, on rencontre dans la partie du Quercy qui touche le Ségala un type [pòlaso], [pòlaso], littéralement "paillasse", et, isolé au point 46.14, en Quercy central, on a un [bému], qui voisine d'ailleurs avec [burna], forme dominante dans le secteur.

Nous ne nous traiterons pas ici des problèmes étymologiques que posent ces diverses dénominations : la chose a été faite par deux prédécesseurs, un Allemand, Walter Brinkman, dans son travail *Bienenstock und Bienenstand in der romanischen Ländern* (13) - l'auteur appartenait précisément à l'école qu'un illustre représentant de la tradition *Wörter und Sachen*, Fritz Krüger, avait fait naître dans la cité hanséatique - et un Belge, Elisée Legros, *Sur les types de ruches en Gaule romane et leurs noms* (14), à quoi il faut ajouter, comme il se doit, les indications que donne le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (F.E.W.) de W. v. Wartburg.

Concernant la manière dont sont faites les ruches, bien que l'information en cause n'ait pas été partout recueillie,

11. Vol. 2, Paris, Editions du C.N.R.S., 1982.

12. Jacques Boisgontier, *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc oriental*, Paris, Editions du C.N.R.S., vol. 2, 1984, carte 634.

13. *Hamburger Studien zum Volkstum und Kultur der Romanen*, n° 30, Hambourg, 1938.

14. Liège, Editions du Musée Wallon, 1969.

on voit en Languedoc occidental s'esquisser quelques répartitions territoriales significatives :

1) Le type "ruche en paille tressée" (= *Strohkörbe* des chercheurs allemands de l'École de Hambourg) est présent dans le nord-ouest du domaine, en compagnie parfois du type "tronc d'arbre creux" (= *Klotzstülper* des Allemands) ou du type "ruche de forme prismatique" (= *Kastentülper* des Allemands).

2) Le type "tronc d'arbre creux" semble avoir été préféré par le nord-est et la frange orientale du domaine.

3) Quant à la bande centrale et à la partie méridionale du domaine, c'est une situation de polymorphisme qui prévaut : coexistence des types "tronc d'arbre creux" et "prisme".

4) Types "tronc d'arbre surmonté d'un chapeau de paille" (deux attestations) et "ruche moderne à cadres" : nous les laissons de côté, le second, du reste, n'ayant que peu d'intérêt pour notre propos.

Quelle lecture peut-on proposer de la configuration que nous venons d'évoquer, compte tenu de ce que nous disions voici quelques instants à propos des deux couples d'instances que nous désignons comme le *signifié/signifiant* et le *nommé/nommant* ? Et cette lecture, comment se prolonge-t-elle du point de vue ethnographique et ethnologique ?

Occupons-nous en premier lieu du signifié "ruche". Nous le réputons au départ porteur d'un sémantisme commun aux divers vocables qui ici ou là, dans une langue ou une autre, désignent l'objet *ruche* sans autre spécification. Ce sémantisme, pris dans sa plus grande généralité ou sa plus grande extension, est celui qui a toutes les chances d'apparaître dans les définitions des dictionnaires usuels : Cf. par ex. le *Robert* où nous lisons : 'Ruche. Abri aménagé pour y recevoir un essaim' ou le *The Concise Oxford Dictionary of Current English* : 'Hive - Artificial habitation for bees'.

Mais ce sémantisme étendu est parfaitement inadéquat en ce qui concerne l'interprétation des données de la carte : il est tout à fait clair, ici, que le signifié "ruche" tel que nous venons de l'enregistrer dans sa généralité, éclate, si nous osons ainsi nous exprimer, en une pluralité de nommés, correspondant eux-mêmes à la diversité des objets auxquels, dans l'usage réel, dans la pratique effective on donne le nom de *ruche* : une ruche-tronc d'arbre n'est pas une ruche de paille et cette dernière n'a rien à voir, du point de vue de sa conception, avec une ruche-prisme, etc. Pour les locuteurs des parlars locaux, ce qui s'impose au premier chef c'est l'objet comme tel, l'objet dans sa spécificité et sa particularité, l'objet dans son contexte ethno-socio-historique. Et les désignatifs, c'est-à-dire les nommants, comme nous proposons de les appeler, auxquels, dans leur pratique linguistique quotidienne, ont recours nos locuteurs locaux sont inséparables de la réalité ou des réalités qu'ils expriment, même si, d'une région à une autre ou d'une localité à une autre, un mot identique correspond à des choses différentes, ou bien encore même si, en un endroit précis donné, un seul mot vaut pour des objets eux aussi distincts : pour l'informateur du point 82.04 le [burnak] est une ruche-tronc d'arbre, alors qu'à 46.33 il s'agit d'une ruche-prisme, tandis qu'à 82.21 notre même [burnak] est à la fois une ruche-tronc d'arbre et une ruche-prisme, etc. Autrement dit, [burnak], [burnat], [burna], [burnu], et les autres vocables qu'enregistre la carte, au ni-

veau des pratiques langagières locales et dans les divers contextes sociaux, historiques et culturels correspondants, fonctionnent vraiment comme autant de *Sachwörter*, de "choses-mots", comme les appelait Schuchardt, comme autant de réunions d'un nommé spécifique pris en charge par un nommant qui lui est propre. Ce qui revient à dire que dans les parlars locaux, du point de vue sémantique, ce que les mots perdent en extension, ils le regagnent nécessairement en compréhension.

Tout cela n'est pas sans inspirer un certain nombre de réflexions, notamment pour ce qui regarde le point de jonction de la linguistique et de l'ethnographie/ethnologie.

1) Le cheminement auquel vous avez été convié ce matin, à la faveur duquel nous avons vu un signifié se spécifier en une diversité de nommés, traduits par des nommants qui leur sont particuliers, au-delà de l'accomplissement d'un virtuel en un réel, correspond au passage de la langue à l'idiome (le mot idiome conservant ici sa valeur première : ce que l'on a en propre) ; ce même cheminement, du point de vue de chacune de nos disciplines, s'identifie aussi au trajet par lequel on va de la linguistique à l'ethnolinguistique, s'il est vrai que le propos de l'ethnolinguistique est celui de la saisie des conditions dans lesquelles, pour reprendre le mot de Sapir, "langage et expérience s'interpénètrent en totalité". Ce qui revient à dire que l'ethnolinguistique, en première instance au moins, s'adresse obligatoirement aux chose-mots. Ceux-ci, de plus, à cause précisément de l'interpénétration constante du langage et de l'expérience, ne demeurent pas des éléments inertes, ils sont au contraire sans cesse agis dans le cadre des activités du groupe des locuteurs, à commencer dans (et par) le discours que produit le groupe. La chose est tellement vraie que l'un des matériaux de base de l'ethnolinguiste, à côté de ce que peuvent lui apporter les atlas, est constitué par ce qu'on appelle depuis un certain temps l'ethnotexte, image précisément du discours qui traverse la communauté des locuteurs.

2) L'adoption par telle collectivité d'un type A d'objet, par ex. la ruche-tronc d'arbre, par telle autre d'un type B d'objet, par ex. la ruche de paille, et ainsi de suite, avec les configurations que cela dessine dans l'espace géographique, est un problème qui relève déjà de l'ethnologie et même de l'anthropologie. En effet, les choix particuliers, quelles qu'en soient les raisons, faits par les groupes humains dans la multitude des possibles techniques ou instrumentaux sont de l'ordre du comportement culturel : du point de vue de la recherche, c'est donc un nouveau passage qui s'accomplit, du linguistique (et de l'ethnolinguistique) à l'ethnologie (et à l'anthropologie : v. ci-dessus). Pour dire les choses avec plus de précision, ce passage, en tant que mise en mouvement de l'approche spécifiquement ethno-/anthropologique, correspond au moment où se constitue ce que Daniel Fabre nomme "(le) répertoire des questions posées aux sociétés à partir de l'immense diversité des traces humaines" (15).

3) L'idée de la chose-mot, telle qu'on a essayé de l'exposer ici, implique une inséparabilité sinon une consubstantialité du nommé et du nommant, du dire et de ce qui est

15. Daniel Fabre, *L'ethnologue et ses sources*, Terrain 7, 1986, p. 10.

dit. Or, si par extrapolation, on étend cette qualité à l'ensemble de l'activité verbale, c'est-à-dire si l'on passe du plan des processus seulement désignatifs à celui du discours dans son ensemble, on rencontre nécessairement la question, centrale en ethnologie/anthropologie, de l'ordre du langage par rapport à l'idée que se font les hommes de l'ordre du monde. Le grand parler guarani de Pierre Clastres (16), la parole dogon de Geneviève Calame-Griaule (17) ont la commune propriété de s'imposer comme des manifestations que les consciences indigènes ne mettent jamais à part, les intégrant au contraire à la totalité formée par le vivant et le non-vivant, le ciel et la terre, le haut et le bas, le visible et l'invisible, les hommes et les dieux : en d'autres termes, dans un tel contexte et dans de telles conditions, parler c'est bien sûr nommer les choses, c'est aussi et surtout être au monde, voire même être le monde parce qu'on dit le monde. L'un des plus beaux exemples à cet égard, nous le trouvons dans le verbe guarani tel que nous l'a restitué Pierre Clastres, sous la forme de propositions fulgurantes associant l'instance de langage, les multiples aspects de la réalité et la connaissance de ceux-ci :

*Connu le fondement de la Parole future,
en son divin savoir des choses,
savoir qui déploie les choses,
il sait alors pour lui-même
la source de ce qui est destiné à rassembler (18).*

4) La relation entre le nommé et le nommant oblige à débattre du problème de la motivation du signe linguistique. L'une des grandes découvertes de mon maître Séguy en la matière est d'avoir montré que les unités de lexique sont de deux types, les formations primaires et les formations secondaires.

Restons quelques instants sur cette affaire.

Les formations primaires sont celles, par exemple dans les langues romanes, qui viennent en droite ligne de la langue-mère, comme le mot occitan ostal "maison", du latin HOSPITALE(M). En général ces formations sont arbitraires (ou devenues telles) dans l'acceptation la plus saussurienne du terme : Séguy parle à ce sujet de "nom associé à l'objet par tradition héréditaire" ou de "nom [qui] a pour unique valeur d'être le signe de l'objet" (19). De plus, elles sont immotivées, en ce sens que le lien entre la forme et le sens demeure dans une obscurité parfois irréductible (20).

16. Pierre Clastres, *Le grand parler. Mythes et chants sacrés des Indiens Guarani*, Paris, Editions du Seuil, 1974.

17. Geneviève Calame-Griaule, *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogon*, Paris Gallimard, coll. "Bibliothèque des Sciences humaines", 1965.

18. Pierre Clastres, op. laud., p. 26.

19. Jean Séguy, *Les noms populaires des plantes dans les Pyrénées centrales*, Barcelona, Instituto de Estudios Pirenaicos, 1953, p. 194.

20. Pour ce problème de l'arbitraire et de l'immotivé v. la belle et classique mise au point d'Emile Benveniste, *Nature du signe linguistique*, in *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences humaines", 1968, p. 49-45.

Les formations secondaires sont celles que la langue elle-même, faisant appel à ses propres ressources, a élaborées pour son compte : Séguy professait que dans ce deuxième cas 'le nom, outre qu'il est le signe de l'objet, a, ou a eu, une signification intrinsèque.' Et il prenait pour exemple '[kap d azé] = 1.° *Centaurea nigra* 2.° "tête d'âne" ; comparaison avec l'involucre du capitule.' (21). Comme il est facile de le voir, les formations secondaires relèvent donc au premier chef du comportement langagier - et périlangagier - des locuteurs ou groupes de locuteurs de la langue. Avec ce [kap d azé] cher à Séguy, on voit que très souvent les formations secondaires consistent en formations primaires associées les unes aux autres de manière à créer un effet de sens en rapport avec les caractéristiques, réelles ou imaginaires, de l'objet désigné. A l'exemple de Séguy, nous ajouterons : *perce-neige*, *rouge-gorge*, allemand *Zaunkönig* "roitelet" (c'est-à-dire "roi de l'enclos"), occitan *palhassa* [pòl̥aço] "ruche en paille", etc. Dans de tels cas la motivation du mot, soit les propriétés auxquelles on s'est référé pour créer le mot, restent assez souvent discernables : ici le jeu du *nommant* et du *nommé* fonctionne encore dans une relative clarté.

Il ne faudrait cependant pas imaginer que les mots dont la motivation est perdue ou hors d'atteinte, c'est-à-dire les formations primaires pour l'essentiel, seraient inaptes à remplir le rôle de *nommants* dans le sens que nous donnons à ce terme : à cet égard, il est parfaitement clair que le vocable [burnat] de notre carte, ou tel autre, en tant qu'il renvoie à un *type défini* de ruche est évidemment perçu par la communauté des locuteurs comme un bien linguistique propre, remplit dans le discours une fonction assignable, une fonction référentielle précise, et pourtant il est devenu immotivé.

Quoi qu'il en soit, l'étude des circuits ou des processus de la motivation est elle aussi l'occasion de faire le passage du linguistique à l'ethnologique, pour la raison toute simple que la culture globale est le réservoir de ces motivations : celles-ci relèvent elles aussi du comportement culturel et font à ce titre partie d'une ethnologie du fait social vu dans son ensemble, au sein de laquelle prend place une ethnologie de la parole - et qui dit ethnologie de la parole, dit prise en compte de "l'outillage mental", concept et expression fameux mis en circulation par Lucien Febvre, cet outillage mental que le célèbre historien présentait comme infiniment variable dans ses formes, aussi divers que les contextes sociaux ou historiques, aussi divers, donc, que le langage qui est l'un de ses constituants de première grandeur.

Mais ce qui est actuellement senti comme immotivé dans telle ou telle langue particulière ne l'a pas obligatoirement toujours été.

Ainsi, l'un des noms de la ruche relevé dans notre domaine, [bénu] (v. écriture du point 46.14), est le dérivé suffixé et de genre masculin d'un vocable d'origine gauloise passé au latin sous la forme *benna*, et attesté chez Pompeius Festus, grammairien du Ve siècle de notre ère (22), ce mot désignant dans l'antiquité un véhicule en clayonnage ou un grand panier servant pour le transport d'objets divers (ce même

21. Jean Séguy, op. laud., ibid.

22. Ed. Keil, 32, 14.

terme, en gallo-latin, est à l'origine des mots français benne, banne). Il est évident qu'au départ la motivation par laquelle le vocable en question en vient à s'appliquer à une ruche est très consciente : elle est liée au sémantisme "instrument en matière ligneuse rappelant un panier et pouvant servir au transport de quelque chose", lequel sémantisme convient effectivement pour une ruche. De plus, comme le pense Brinkmann, la dénomination pourrait perpétuer le souvenir de ruches en baguettes tressées, c'est-à-dire agencées à la manière du clayonnage de la benna gallo-latine. Donc, à l'origine, emploi dans un sens figuré ou second d'un terme dont la valeur est parfaitement claire, par transfert d'un nommé ("véhicule en clayonnage") à un autre nommé ("ruche"), ce dernier s'attachant désormais au nommant préexistant, benna.

Mais il se trouve que dans plusieurs contrées romanophones (Suisse, Pays d'Oc), le dérivé de benna désigne actuellement une ruche en paille : c'est le cas de notre [bénu] du point 46.14, alors que dans la même localité [burna] s'applique à une ruche-prisme. Nous assistons ainsi à un commencement de perte de la motivation : néanmoins, malgré cette déperdition, [bénu] fonctionne bien comme le nommant spécifique d'un nommé lui-même spécifique, la co-occurrence de [burna] et la spécialisation lexico-sémantique qu'elle dénote l'attestant bien. En tout état de cause, du fait de l'entrée en scène des processus de motivation inhérents au transfert d'un nommé à un autre, un décalage peut se créer entre le sémantisme originel du mot et celui dont il vient à être porteur au cours de son histoire : dans le cas qui nous occupe, il est clair que le [bénu] "ruche de paille" est devenu un objet sensiblement différent de la benna "ruche de baguettes" et a fortiori de la benna "véhicule en clayonnage". Par conséquent, pour comprendre ce qu'il en est de ces transferts, pour savoir de quelle manière ils se sont réalisés, il faut s'adonner à une archéologie de la signification ou du sens. Or, une situation semblable, ou du moins homologue, est connue de tout un courant de l'ethnologie : des auteurs comme Saintyves, Propp ou Frazer, en dépit de différences doctrinales aussi évidentes que considérables, ont, nous semble-t-il, le projet commun de faire venir au jour les pratiques ou les représentations qui, perdues dans l'obscurité des temps antérieurs, ont fondé le sens actuel des objets culturels, par ex. le conte. Ainsi que le soulignent avec pertinence Daniel Fabre et Jean-Claude Schmitt, "pour Propp l'intérêt considérable du conte contemporain est de détenir, à l'état de traces, toute la mémoire de ces temps successifs" (les "temps successifs" en question étant, dans l'affaire qui nous occupe, les phases du grand scénario évolutionniste : chasseurs-cueilleurs -> éleveurs-agriculteurs -> sociétés dotées d'un état) (23).

De cette archéologie du sens, citons encore deux monuments considérables : l'oeuvre de Georges Dumézil dans son intégralité et le grand livre d'Emile Benveniste, *Le vocabulaire des*

23. Vladimir Ja. Propp, *Les racines historiques du conte merveilleux*, traduit du russe par Lise Gruel-Apert. Préface de Daniel Fabre et Jean-Claude Schmitt, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque des Sciences humaines", 1983, p. XIII.

institutions indo-européennes (24). Chez Dumézil comme chez Benveniste, la linguistique, l'historique et l'ethnologique sont conviés à se rassembler, à converger, leur rencontre devant aider à comprendre les schémas idéologiques, organisationnels ou représentationnels qui ont fondé l'identité de l'univers indo-européen. De plus, chez Benveniste, la recherche est en grande partie basée sur l'étude de véritables choses-mots, par ex. *kratos*, *fas*, *jus*, *pecu* et *pecunia*, etc.

Risquons maintenant une première synthèse.

Nous avons vu que les matériaux linguistiques, comme pourvoyeurs d'information ethnologique, peuvent se présenter au moins de deux façons.

En premier lieu, certains d'entre eux constituent une source de renseignements commune aux deux disciplines : c'est le cas par ex. des nommés de la ruche, d'une part en tant qu'ils permettent une histoire des mots à commencer par leur étymologie (aspect linguistique), d'autre part en tant qu'ils révèlent des pratiques relevant du comportement culturel.

En second lieu, d'autres matériaux, uniquement justifiables au moins au départ d'une explication linguistique appellent un complément en forme de commentaire ethnologique ; en ce cas, l'aspect ethnologique est plutôt implicite : il en va ainsi des formations secondaires du genre *rei-petit* "roitelet", l'interprétation "petit roi" ne posant aucun problème du point de vue strictement linguistique, mais le sémantisme correspondant ne pouvant être compris qu'à l'aide d'une donnée ethnologique, ethno littéraire en l'occurrence, le conte-type 221 et 221 A d'Arne et Thompson, *The election of Bird-king* (et *Test : who can Fly Highest ? = 221 A*).

Il faut bien préciser que ces manières de tirer parti des données linguistiques telles que nous les présentent les atlas ne sont pas les seules. La configuration elle-même de certaines cartes ou planches est susceptible de nous livrer directement un matériau ethnographique et ethnologique, si l'on ose dire, au premier degré. Le cas le plus simple à cet égard est celui dans lequel on a en vis-à-vis une carte linguistique recensant les nommants et une planche d'illustrations mettant sous les yeux du lecteur les particularités du nommé. Citons à titre d'exemple les n° 382 et 383 (JOUGS) de l'*Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne* (25) de Jean Séguy : ici le passage se fait sans intermédiaire du linguistique à l'ethnographique.

Il arrive que les atlas contiennent aussi des cartes consacrées uniquement, ou du moins très majoritairement, à l'aspect ethnographico-ethnologique d'une pratique, d'un mode de vie, d'un équipement matériel. C'est dans ce sens que nous avons essayé de travailler à plusieurs reprises dans le volume III de notre *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*. Prenons la carte 698 et la planche 699, intitulées BATTAGE, DEPIQUAGE : TECHNIQUES ET USAGES I et II. Les données de ces documents concernent l'évolution des pratiques et des instruments liés aux travaux de l'aire (26).

24. Paris, Les Editions de Minuit, coll. "Le sens commun".

25. Vol. II, 1956 (2e éd., 1967).

26. V. le commentaire détaillé que nous proposons de notre carte sous le titre Battage, dépiquage : la carte III, 698 de l'Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental, *Espaces romans. Etudes de dia-*

Quand on s'est familiarisé avec le code que nous avons imaginé, on voit que les séquences chronologiques s'organisent par types de techniques et par aires géographiques : par ex., dans la portion nord-est du domaine, le passage d'un instrument archaïque, le fléau, à un instrument moderne, la batteuse paraît s'être fait assez brusquement et sans étape intermédiaire. En revanche, dans des contrées plus méridionales, bassin garonnais et pays de son voisinage oriental, le passage de l'instrument ancien à l'instrument moderne a souvent connu une phase intermédiaire, celle du rouleau, lequel, au demeurant, semble, dans d'autres zones, aussi archaïque que le fléau l'est ailleurs.

Les données de plusieurs points de la même carte confirment la justesse des observations d'un Charles Parain : 'Le paysan, quand il en a la possibilité, cherche à améliorer son outillage ou ses méthodes de travail pour alléger sa peine ou augmenter le rendement. Il n'hésite donc pas à combiner des procédés élaborés dans des régions différentes, si cette combinaison est réalisable et présente un avantage ; il les combine sous une forme qui peut être due au hasard, mais qui peut être aussi le fruit d'un calcul.' (27). Charles Parain aurait sans doute pu écrire que ces combinaisons peuvent aussi jouer sur des outils et des pratiques d'époques différentes, tel procédé "ancien" étant susceptible de coexister avec un procédé nouveau ou plus récent : voyez par ex. la donnée du point 24.03, F, F -> RT//F, laquelle, une fois décodée, nous donne l'information que voici : 'Autrefois on utilisait le fléau articulé ou le fléau-bâton, auquel a succédé le dépiquage au rouleau et au traîneau à dépiquer. Néanmoins, l'instrument plus ancien, le fléau, a servi, au moins pendant un certain temps, à compléter ou achever le travail du rouleau et du traîneau.' De plus, l'informateur de ce point indique qu'à l'époque la plus ancienne le fléau articulé et le fléau-bâton servaient à battre la totalité de la récolte. Regardons encore la donnée du point 81.02 : le T. de la localité concernée signale que l'époque du fléau a été suivie par une époque durant laquelle on s'est servi du rouleau associé au traîneau, du traîneau seul et de la batteuse à manège, procédés contemporains les uns des autres.

Le fragment de Ch. Parain que nous avons cité est immédiatement précédé dans le texte de notre auteur de la remarque que voici : 'On doit toujours conserver présent à l'esprit qu'en matière de techniques il n'existe guère de choix strictement limités ou d'exclusives provenant de différences de mentalités'. Cette observation constitue le très utile correctif d'une lecture unilatéralement aérologique que l'on pourrait être tenté de faire des matériaux que nous venons d'examiner.

Mais le fait que l'éventail des variables technologiques soit relativement ouvert ne signifie naturellement pas une dispersion à l'infini des faciès ou une multiplicité de situa-

lectologie et de géolinguistique offertes à Gaston Tuillon, vol. I, Grenoble, Université Stendhal, 1988, p. 256-278.

27. Charles Parain, *Battage et dépiquage, Arts et Traditions populaires*, Paris, 3e année, n° 1, janvier-mars 1955, p. 43-44. Repris dans *Outils, ethnies et développement historique*, Paris, Editions sociales, 1979, p. 473-477. La citation vient de la p. 475 de l'ouvrage.

tions qui seraient marquées par le seul particularisme : pour nous en convaincre, il nous suffira de prendre la carte 813 de notre vol. 3, HABITAT : TYPOLOGIE. On y vérifie que les tendances fondamentales auxquelles, dans notre domaine, se conforme la maison rurale quant à sa disposition d'ensemble sont finalement en nombre très limité, beaucoup plus limité en tout état de cause que ce que l'on imaginerait au premier abord : quatre types et deux sous-types.

Quoi qu'il en soit, l'interprétation des documents auxquels nous venons de nous référer demande l'intervention de l'ethnologue, à qui se joindra l'historien, tous deux étant en principe aptes à nous dire en quoi consiste la relation entre comportement et équipement sur le double axe du temps et de l'espace, les matériaux de nos atlas les pourvoyant à cet égard de données au premier degré.

Nous terminerons notre intervention en évoquant un problème commun à la linguistique et à l'ethnologie, les sources respectives faisant ici l'objet d'interprétations symétriques voire même convergentes. Et nous assortirons notre commentaire d'une hypothèse sur les faits examinés.

Lors du colloque aixois de 1982 auquel nous nous sommes déjà référé (v. note 10), nous avons illustré notre propos à l'aide de l'une des planches les plus fouillée et les plus singulière de l'atlas de Ségué, celle qui figure dans son volume IV (28) sous le titre d'ONOMASTIQUE BOVINE : elle est complétée par trois cartes, numérotées 1170, 1171 et 1382, alors que la planche, elle, porte le numéro 1168. Voici comment nous nous exprimions à propos de ces documents : 'La partie septentrionale de la Gascogne paraît assez communément choisir le nom des bovins [noms de travail] en fonction de la couleur du poil (par. ex. [haubi] pour une vache au pelage clair), alors que la portion méridionale inclinerait plutôt à se fixer sur la cornaison (par ex. [brukéto]) : cornes vers le bas et vers l'arrière). De tels choix ou de telles tendances ne ressortiraient-ils pas typiquement à ce que l'on appelait autrefois l'archéo-civilisation, terme devenu maudit dans les sciences humaines ?'

Comme nous nous efforcions de le dire, l'important en cette affaire réside encore une fois dans la pluralité des choix faits par les communautés de sujets parlants et d'acteurs culturels et dans le fait que ces choix sont assortis d'une tendance bien marquée à une répartition régionale, et cela pour un secteur dont l'enjeu, en apparence du moins, n'est pas de tout premier plan dans la vie agricole : en effet, le critère à partir duquel est déterminé le nom que l'on attribue à une bête de trait n'importe pas directement au commandement qu'on lui adresse, la seule condition à remplir étant celle de l'existence d'un signal sonore.

Cette dynamique de la répartition régionale, autrement dit la forte présence du facteur spatial, nous la retrouvons dans un secteur mineur de l'ethnolittérature, les comptines pour faire envoler la coccinelle : en préparant un travail sur la question (29), nous nous sommes aperçu que les contenus, au

28. Paris, Editions du C.N.R.S., 1966. Deuxième édition : 1985 (même éditeur).

29. Xavier Ravier, Quelques considérations sur les formes minimales de l'ethnotexte, in *La recherche sur les ethnotextes. Réflexions pour un*

demeurant bien modestes, de ces formulettes, eux aussi s'inscrivent dans une aérologie au contours assez précis - le Languedoc atlantique préférant les mancies relatives à l'amour, à la courtoisie, au mariage (par ex. : *Poleta, rogeta, fai-me vere lo camin que prendrai quand me maridarai* "Coccinelle (littéralement : "poulette"), rougette (autre nom de la coccinelle, ou bien adjectif qualifiant *poleta*), fais-moi voir le chemin que je prendrai quand je me marierai") et, à un moindre degré, les mancies météorologiques (par ex. : *Ditz-me se doman farà bèl o se pleurà* "Dis-moi si demain il fera beau temps ou s'il pleuvra"), alors que du côté du Languedoc méditerranéen sont majoritairement attestées des comptines faisant référence à un voyage dans l'au-delà, céleste ou infernal (*Vòla, vòla-paura, ensenha-mé le camin del cèl* "Vole, coccinelle, enseigne-moi le chemin du ciel"). Et de tous ces faits, nous tirons la conclusion que voici : "Les manifestations langagières les plus humbles obéissent à l'inéluctable loi de la fixation préférentielle dans l'espace, de l'organisation en constellations micro ou macro-régionales."

Un problème se pose à cet égard, que nous proposons de formuler dans les termes que voici : à l'origine de ces répartitions d'objets réputés culturellement mineurs, il y a eu, bien sûr, une sélection de critères opérée et entérinée par chacun des groupes humains concernés ; mais comment se fait-il que les critères en question, fixés au départ, se maintiennent avec une telle fermeté au cours de l'histoire, alors qu'ils ne valent que pour des manifestations d'importance secondaire ? Leur marginalité donne-t-elle particulièrement prise à la pure inertie historique, laquelle les ferait subsister et se reconduire imperturbablement de génération en génération ? Ou bien faut-il en appeler à d'autres facteurs ?

C'est à dessein que nous venons d'employer l'expression d'"inertie historique" : elle est voisine de celle de "servitude historique", laquelle avait été imaginée par Séguy aux fins de qualifier des phénomènes, des formes ou des structures qui, dans l'histoire d'une langue ont échappé à l'alignement paradigmatique, se perpétuant parfois sur des durées considérables. Prenons la flexion du présent de l'indicatif du verbe substantif dans les langues romanes, et examinons, parmi d'autres possibles, le cas de l'occitan dans sa variété idiomatique gasconne, soit [sui], [ès], [és] ou [éi], [èm], [ètz], [sùn]. On est en effet ici devant l'exemple même d'une flexion hors-paradigme, représentant à l'intérieur du système verbal une asymétrie et une superfluité notables : de telles organisations, rebelles à la régularité d'une configuration *more geometrico*, sont, comme chacun sait, d'un coût exorbitant en matière d'émission et de réception du message linguistique par comparaison avec celles qui se sont mises en place sur la base d'un élément invariant, par exemple un même radical se retrouvant à toutes les personnes de tous les temps de tous les modes, comme dans les verbes du premier groupe en français, en occitan, en espagnol, en italien, etc. Bien plus, dès la langue latine le paradigme de ESSE était déjà atypique (*sum, es, est, sumus, estis, sunt*) et les langues néo-latines

ont reconduit telle quelle cette situation. Pour Séguy, un fait de cette nature relevait précisément et typiquement de la *servitude historique*, que rien, à ses yeux, ne semblait en mesure de vaincre, alors que, c'est l'évidence même, pour le verbe exprimant le signifié "être" l'accès à la régularité paradigmatique, c'est-à-dire l'alignement sur le statut de la plupart des autres verbes, eût été la solution la plus pratique.

Mais parler d'inertie ou de servitude historique, ce n'est qu'enregistrer une situation de fait. On doit, nous semble-t-il, aller plus loin dans la réflexion et s'interroger sur le véritable mode de fonctionnement sinon sur la raison d'être des phénomènes imputables à cette inertie ou à cette servitude.

Et c'est ici que nous en arrivons à notre hypothèse. Nous nous demandons si ces continuités, ces permanences obstinées, qu'il s'agisse du langage ou de son environnement culturel, n'agiraient pas tout simplement à la manière d'armatures capables de résister à l'érosion induite par le changement historique et contribuant peut-être de ce fait au maintien d'une certaine cohérence identitaire par le fait qu'elles raccrocheraient le présent à un passé vécu comme originel et donc comme fondateur. A l'appui de cette hypothèse, on invoquera des travaux récents, par exemple un article de Patrice Bidou (30) sur les mythes des Tatuyo d'Amazonie : dans l'une de ces traditions, qui met en scène un héros culturel dont le lignage procède du Soleil et de la Lune, est narrée une sorte de miracle faisant intervenir un objet absolument moderne, en l'occurrence un moteur de hors-bord ; dans ce même mythe agissent des personnages présentés comme des ancêtres des blancs. Et pourtant la structure du mythe ne se trouve nullement affectée par l'intrusion de ces éléments d'un anachronisme flagrant, issus, qui plus est, de l'histoire récente : la tradition en cause, dans son essence, reste donc identique à elle-même. En ce qui concerne nos propres recherches, nous avons fini par découvrir qu'en dépit des hasards inhérents à la transmission historique ou à la circulation des biens culturels dans le corps social, les mythes pyrénéens sur lesquels nous avons travaillé conservent, dans toutes leurs versions, un ou deux invariants fondamentaux : ceux-ci, en premier lieu et comme c'est chose naturelle, perpétuent la signification d'ensemble des traditions en question, garantissent leur intelligibilité ; mais, fait plus frappant encore, la prégnance de ces invariants est telle qu'ils finissent aussi par servir de supports à l'expression de quelques unes des préoccupations majeures des sociétés détentrices, un mythe d'orientation originellement cosmogonique ou culturaliste devenant par exemple le véhicule *hic et nunc* d'un discours sur l'agriculture ou sur telle autre activité de première importance : cette "repotentialisation", comme on le voit, correspond de manière très directe et très évidente aux propriétés d'une armature

30. Patrice Bidou, le mythe, une machine à traiter l'histoire : un exemple amazonien, *L'Homme*, n° 100, octobre-décembre 1986, p. 65-89.

faite d'éléments d'une remarquable stabilité temporelle et culturelle (31).

L'inertie historique, qu'elle concerne la langue ou la culture, semble donc pouvoir être mise en relation avec une fonction de maintien, de perpétuation, de continuité, comme dans un incessant effet de feed-back ou de régénération. Sur un plan strictement linguistique, Jacques Allières, dans un travail récent (32), a proposé de qualifier cette fonction de "paradotique", du grec *παραδίδωμι* "transmettre, remettre par succession" : grâce à elle, au cours de l'histoire, la langue conserverait toujours ce que Luis Michelena appelle "une certaine quantité d'information sur son passé" et garderait donc le lien avec ce qui a été son origine, son point de départ, par ex. la langue-mère, en d'autres termes ce qui serait ici en cause serait le patrimoine génétique de la langue (33). Il est clair aussi que le concept de paradotique est applicable comme tel au champ ethnologique et anthropologique, ce qui ramène sur le devant de la scène le problème des circuits de la mémoire dans les sociétés et celui du rôle de la mémoire elle-même, vaste sujet comme vous le savez parfaitement.

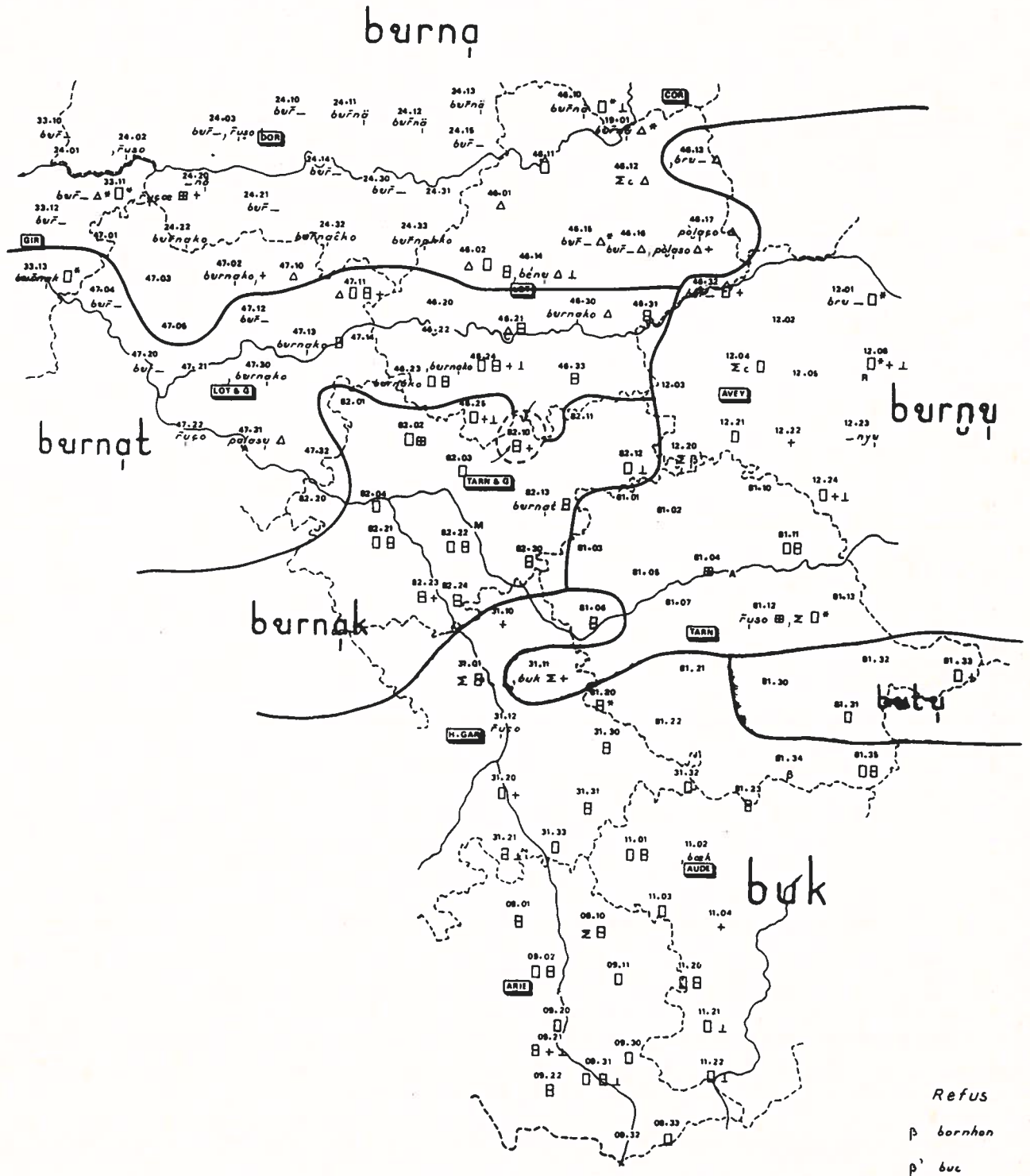
-
31. Xavier Ravier, *Le récit mythologique en Haute-Bigorre, Aix-en-Provence et Paris*, Edisud et Editions du C.N.R.S., 1986 : v. en particulier chap. IV.
32. Jacques Allières, *Système linguistique, dynamique du langage et flux tempori-spatial*, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, tome LXXXIII-1988, fascicule 1, p. 41-57.
33. Cf. la remarque d'Allières, op. laud., p. 52-53, venant à la suite d'un développement consacré aux conditions du changement linguistique en tant que celui-ci est lié à la multiplicité d'actes de paroles exigeant des locuteurs une faculté d'adaptation à des situations qui ne cessent de changer : "Face à cette tension psychique permanente et à cette perpétuelle remise en question pour de nouveaux acquêts, la collectivité veille à garantir l'homogénéité du code et à assurer aussi la liaison entre les générations, distinctes mais en constante intrication : ce dernier aspect correspond à une fonction méconnue du langage, passé inaperçue précisément parce que essentielle, et remarquée seulement lorsque se perpétuent des anomalies, auquel cas on fustige l'"inertie" ou la "néophobie archaïsante"... C'est la fonction "paradotique", qui maintient intacte des structures là où s'estompent les pressions novatrices ou niveleuses (formes "lexicalisées" dans les flexions, par exemple) : dans le "flux tempori-spatial" essentiel, c'est la stabilité qui étonne, rappelons-le, non le changement !"

ATLAS LINGUISTIQUE DU LANGUEDOC OCCIDENTAL

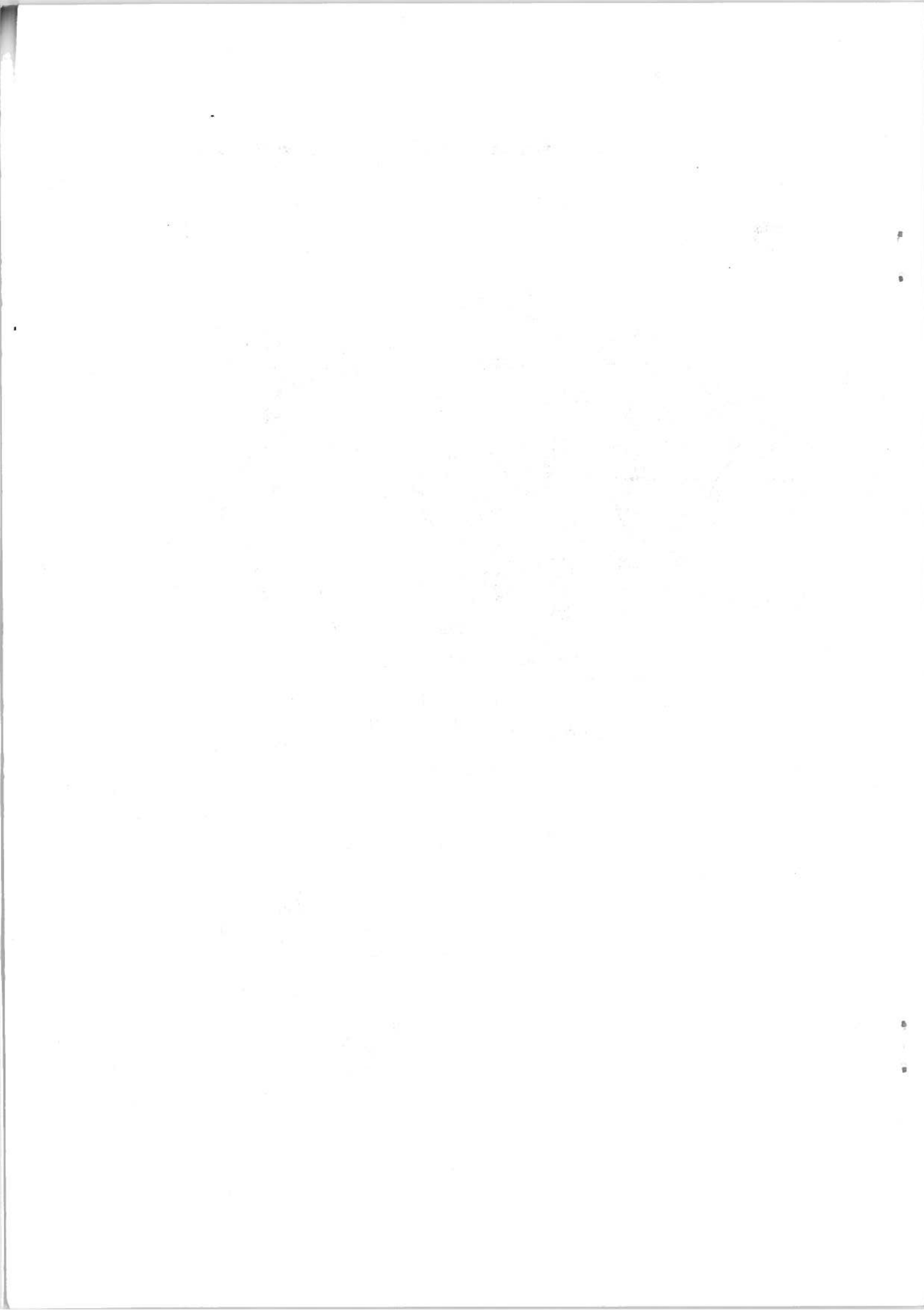
508

RUCHE

Q = 611



Pour des raisons techniques nous avons dû procéder à une présentation simplifiée de la carte de Xavier Ravier.



A
v

0
P

